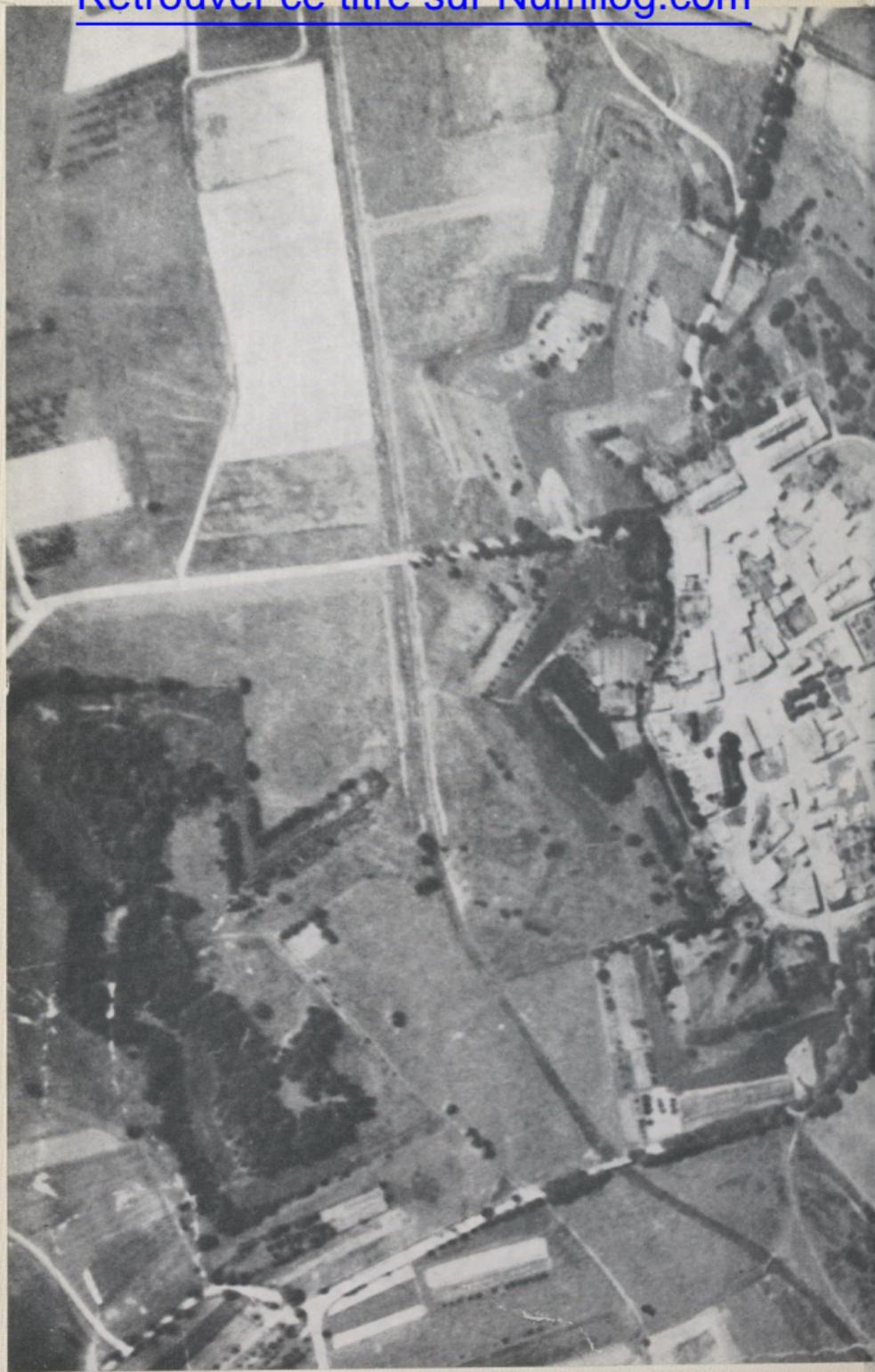


Magie à Marsal

Gérard de Sède
Bernard Utard
François Loubet

Julliard

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://www.numilog.com)



[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://www.numilog.com)



22

3
ub

MAGIE
A MARSAL

80Li.31
1426

DU MEME AUTEUR

L'INCENDIE HABITABLE (La Main à plume, 1943),
épuisé.

PETITE ENCYCLOPÉDIE DES GRANDES FAMILLES (Ed.
Sedimo, 1962).

LES TEMPLIERS SONT PARMI NOUS (Julliard, 1963).

LE TRÉSOR CATHARE (Julliard, 1966).

L'OR DE RENNES OU LA VIE INSOLITE DE BÉRENGER
SAUNIÈRE, CURÉ DE RENNES-LE-CHATEAU (Julliard,
1967).

En collaboration :

POURQUOI PRAGUE ? (Edition Spéciale, 1968).

GÉRARD DE SÈDE

MAGIE
A MARSAL

*avec la collaboration
de François LOURBET*

Photos
Bernard UTARD

JULLIARD



I

Cinq coups de feu dans la nuit. — Deux enfants disparaissent. — Une statue qui parle. — Une famille de mages. — Carte de visite. — Un « maître du monde » ? — Trois questions sans réponse. — Fresques étranges. — Dans le Saint des Saints. — Les mystères d'Hawaï.

Le dimanche 24 novembre 1968, vers 3 heures du matin, les rues endormies du petit village lorrain de Marsal, dans la Moselle, retentissent d'appels au secours.

Rien d'autre — depuis plusieurs siècles du moins — n'a jamais secoué Marsal que les guerres, dont les Lorrains ont, pour leur malheur, une longue habitude. Surpris, donc, quelques habitants sortent, mal réveillés, en entendant une voix blanche trouer la nuit.

Quelques instants plus tard, une Mercedes rouge s'arrête devant la gendarmerie de Vic-sur-Seille, le bourg voisin, trois hommes descendent de la voiture mais seul l'un d'eux va parler, les autres l'écoutant avec respect et se bornant à confirmer ses dires d'un signe de

tête. Il a le nez aquilin, les cheveux lisses tirés en arrière, un visage d'ascète, le regard noir, un peu trop fixe. Et c'est avec l'impassibilité que seules peuvent conférer l'indifférence ou une exceptionnelle maîtrise de soi qu'il fait au brigadier-chef Comte le récit suivant :

— Il y a tout juste quelques minutes, j'ai entendu crier devant ma maison. Je me suis habillé en hâte et je me suis précipité sur le perron. Dans la nuit, j'ai entrevu une forme humaine qui m'a lancé d'une voix vulgaire : « T'occupe pas de ça, on s'en charge », puis on a tiré cinq coups de feu dans ma direction, me manquant de peu. Une voiture a démarré en trombe, tous phares éteints. J'ai couru pour tenter de la rattraper mais, bien sûr, elle était déjà loin. Lorsque je suis rentré chez moi, deux de mes enfants qui dormaient dans leur chambre avaient disparu. Et on m'avait volé une statuette.

Le brigadier-chef Comte connaît bien celui qui parle ainsi. Cet homme de trente-neuf ans, c'est Maurice Gérard qui, tout natif du pays qu'il soit, fait à Marsal un peu figure de bête curieuse. Dans sa maison, la plus grande mais aussi la plus délabrée du village, il vit en reclus avec sa femme, ses enfants,

et un chien, un berger allemand qui passe pour très vigilant et fort peu commode. Deux amis vivent également avec lui. Ceux-là même qui l'accompagnent cette nuit : Michel Dib, ancien étudiant des Beaux-Arts, et Michel Vaugrante qui se dit représentant de commerce. Sa femme, Josiane, a 38 ans mais en accuse bien davantage, peut-être en raison de ses nombreuses maternités ; en dix ans, les Gérard ont eu six enfants : quatre filles et les deux garçons qui viennent d'être mystérieusement enlevés et que la nature n'a guère choisés. Gabriel, 6 ans, parle difficilement et Pascal, 3 ans, est à demi paralysé.

A Marsal, on surnomme ironiquement Maurice Gérard « le mage » depuis le jour où il a donné une conférence au café Muller, le seul du village, vêtu d'une aube et sanglé d'une ceinture d'or, à la façon d'un officiant. Les distractions sont rares ; tout le monde est venu par curiosité, mais personne n'a rien compris. Les brochures à 16 francs sur le yoga n'ont pas trouvé d'acheteurs et chacun s'en est retourné chez soi, renforcé dans l'opinion que Maurice Gérard — qu'on avait connu tout jeune lorsque, avant d'aller chercher fortune à Paris ou plus loin encore, il aidait son

père à la ferme — était, comme on dit, un « original », au demeurant inoffensif.

Le brigadier-chef Comte a partagé cette opinion jusqu'au moment où, écoutant la suite du récit, il sent d'un seul coup basculer son paisible univers de gendarme.

« Le plus important, dit Maurice Gérard de la même voix calme, c'est la statuette. C'est pour elle que sont venus les ravisseurs de mes enfants. On m'en avait offert 200 millions car cette statuette de bois de la déesse Kali n'est pas une statuette ordinaire : j'ai mis des années à l'instruire et maintenant elle parle. Mais moi seul sais la faire parler car je détiens le secret de Plutarque qui permet, dans certaines conditions, de doter les statues de parole. Et c'est pour tenter de m'arracher ce précieux secret que les membres d'une société occulte ont volé, en même temps que la statuette, mes deux petits garçons. Depuis longtemps déjà, j'ai reçu des lettres de menaces de mes ennemis spirituels ; aujourd'hui, je suis victime d'une guerre des sectes. »

Les deux autres confirment les propos du mage d'un signe de tête. Le brigadier-chef Comte se frotte les yeux : ces trois personnages l'ont-ils vraiment réveillé, ou rêve-t-il

que trois hommes le réveillent, auxquels son cauchemar prête des propos incohérents ? Dans le doute, il fait répéter au visiteur son récit fantastique en le dactylographiant au fur et à mesure, puis exige qu'il le signe. Lorsqu'il se retrouve seul, aux premières lueurs de l'aube, le sous-officier décroche son téléphone. Quelques heures plus tard, le commissaire divisionnaire Dickelé, directeur de la police judiciaire de Strasbourg et ses collègues Kergoet, Schwartz et Bertrand arrivent à Marsal pour y commencer l'enquête qui sera la plus insolite de toute leur carrière.

A première vue, l'image que son passé leur donne de Maurice Gérard est celle d'un personnage sans grand relief, d'un homme comme il y en a des milliers en France, voué par son faible niveau d'instruction à subsister petitement et traduisant son besoin d'évasion, de prestige et de savoir par un goût pour ces prétendues sciences occultes dont les hebdomadaires à sensation font commerce auprès des naïfs. En 1939, âgé de 10 ans, il quitte Marsal avec sa famille qui, fuyant l'invasion imminente, s'arrache à regret à sa ferme et se réfugie dans le Sud-Ouest, à Villefranche de Lauraguais. La guerre finie et la

Lorraine libérée, les Gérard reviennent à Marsal cultiver les 40 hectares de terre qu'ils y possèdent. C'est un dur travail car les champs sont restés cinq ans en friche. Pourtant Maurice prend courageusement sa part d'un labeur qui ne l'attire pas du tout. A partir de 1947, il trompe cette vie monotone en étudiant le yoga par correspondance. Cinq ans plus tard, il annonce un beau jour à ses parents : « Je dois vous quitter. » Tu quitteras ton père et ta mère... Est-ce à cet appel évangélique qu'il répond ? Peut-être car, à son père qui lui fait observer, avec quelque bon sens : « Que vas-tu devenir dans une grande ville, sans argent ni métier ? », il répond orgueilleusement : « Je veux faire le bien et étudier ; pour cela, on peut se passer d'argent. » Au reste, il va s'en passer longtemps, plus peut-être qu'il ne l'eût souhaité. Le père accueille malgré tout le projet de son fils avec compréhension ; sans doute n'est-il pas pour rien dans les bizarres curiosités de Maurice puisque lui-même est sourcier ; c'est le sang qui parle, se dit-il, et il finit par laisser faire.

Voici donc Maurice Gérard à Paris, nouveau Rastignac. Il loue un studio et y donne,

lui, le paysan, des leçons de danse, puis de yoga, il assiste aussi à des séances de spiritisme ; c'est là qu'il rencontre celle qu'il épousera, une laborantine de 23 ans, Josiane Nain. Elle est médium et, de surcroît, a vécu quelques années parmi les Gitans qui, assurément, lui ont, toute *Gaji* qu'elle soit, transmis une bonne part de leur mystérieux savoir, depuis l'art de prédire l'avenir jusqu'à celui, moins redoutable, de faire jouer de l'accordéon aux chiens. Est-ce pour cela, ou simplement à cause des cahots de la vie, que le jeune couple se signale, comme les Gitans, à la fois par un certain nomadisme et par une grande fécondité ? Toujours est-il qu'on retrouve tour à tour les époux Gérard à Vernon, dans l'Eure, à Amiens, à Arcueil, près de Paris, dans un baraquement puis de nouveau à Paris, 31, rue Saint-Maur, dans un modeste deux pièces. Sur la porte, Maurice Gérard épingle une pittoresque carte de visite : « Shri Swâmi Matkormano, professeur de yoga irano-égyptien. » Ce nom et cette profession inquiètent quelque peu les voisins : en cette époque où la guerre d'Algérie attise la méfiance à l'égard de tout ce qui a, de près ou de loin, parfum d'Orient, ils supposent que c'est le professeur à l'étrange patronyme, et

non le yoga, qui est irano-égyptien et, avec ces gens-là, allez savoir...

A l'intérieur, le couple s'entasse tant bien que mal — et plutôt mal que bien — avec Marie-Claire, Evelyne, Alix, Gabriel et Pascal, les cinq enfants qu'une Providence plus prodigue qu'avisée lui a donnés. Cinq ou six, on ne sait pas bien car ici se place un épisode singulier : à la fin de 1963, les soupçonneux voisins, ayant cru remarquer que Josiane Gérard était de nouveau enceinte, s'étonnent de ne pas voir, le moment venu, le moindre bébé. Bonne âme, un anonyme signale aussitôt par lettre cette anomalie à la brigade des mineurs qui ouvre une enquête.

« A cette époque, expliquera plus tard Maurice Gérard, nous étions en butte à mille tracasseries de la part de nos voisins. C'en était arrivé au point que j'avais dû épingler sur ma porte l'avis suivant : "Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat" ; quant à ma femme, on l'appelait "la folle". Tout cela n'était guère agréable. Alors, pour mystifier les médisants, Josiane, quand elle sortait, bourrait sa robe de chiffons de façon à faire croire à une grossesse ; puis, quand elle croisait des voisins malveillants, elle comprimait ses abdominaux grâce à des mouvements de yoga et le paquet

de chiffons tombait à terre : du coup, les mauvaises langues se taisaient... » Contre cette explication aussi pitoyable que burlesque, un témoin, pourtant, s'inscrivit en faux : un médecin, le docteur Evreniade, devait en effet affirmer qu'appelé le 9 novembre 1963 en consultation chez les Gérard, il y avait vu un nouveau-né de sexe mâle. Néanmoins, les registres d'état civil ne portent nulle trace de ce bébé fantôme. La justice se pencha sur cette énigme, mais sans succès.

Au vrai, il y a quelques trous dans ces années de la vie de Maurice Gérard mais celui-ci s'en expliquera volontiers plus tard : « J'ai fait plusieurs voyages lointains pour parfaire certaines études ésotériques, disait-il, l'air mystérieux ; je suis allé en Orient, et aussi à Hawaï... »

Du reste, si l'on en croit une tradition vieille comme le temps, l'initié revient toujours au lieu de sa naissance, et toujours pour y rencontrer son destin : en 1966, Gérard regagne Marsal avec sa famille et s'installe dans une maison donnée par son père, au 7 de la rue de l'Arsenal. Le recrutement des deux disciples que nous avons déjà entr'aperçus puis, en 1967, la naissance d'un nouvel enfant, Nathalie, agrandissent la famille aux

dimensions d'une petite communauté ; la carte de visite s'allonge d'autant ; on y lit à présent :

« Shri Swâmi Matkormano Maha Mandaleswar, gradué docteur ès sciences par la section culturelle psychosomatique et calocagathique de l'Ordre de la Thébaïde réuni à la confrérie secrète des swâmis et shishyas chrétiens, agrégé de son université ésotérique yoguïque avestique de Gupta-Vidya, des îles Hawaï (siège central), du Paraguay et de l'Australie, réinstigateur et propagateur de la diététique alchimique, de l'art sacré culinaire du Maître Gheibart, délégué missionnaire en Europe de ce maître. Relais télépathiques agartthiens-himalayens et avec l'Inde. Cours de yoga intégral dans ses bases avestiques-égyptiennes, héritage direct pour la race blanche. »

Essayons de traduire : un swâmi est un moine hindouiste, mais le nom de Matkormano n'a rien d'hindou. « Maha mandaleswar » signifie en sanscrit « chef d'un groupement spirituel ». Le terme « psychosomatique » est de création toute récente, mais l'adjectif « calocagathique » est forgé à partir du grec ancien Καλος και Καγαθος qui signifie « bel et bon ». La Thébaïde se situait en Egypte, et le christianisme ne connaît ni

les Swâmis hindous ni les Shishyas qui, eux, étaient perses. Le yoga est, comme chacun sait, une méthode hindoue de self-control et d'ascèse fondée sur une gymnastique appropriée, mais l'Avesta était le livre sacré des sectateurs persans du feu, adeptes de Zoroastre, sept cents ans environ avant notre ère. Ajoutons qu'une confrérie secrète qui donne ses adresses dans les cinq continents ne semble pas très regardante sur ses secrets et que si, étant personnellement fort gourmand, nous serions assez volontiers d'accord pour considérer la cuisine comme un art sacré, nous devons pourtant confesser que nous ignorions l'existence d'un rival de Brillat-Savarin et de Curnonsky nommé Gheibart. Enfin, contrairement à l'Himalaya et à l'Inde, l'Agartha est une contrée mythique, vaste pays entièrement souterrain dans lequel vivraient des super-sages, mi-hommes mi-dieux, venus jadis d'une autre planète et doués d'une longévité prodigieuse, les « maîtres du monde » qui tireraient en secret les ficelles de l'Histoire jusqu'au moment où, sortant de leurs enfers, ils se manifesteront publiquement à nous. Jusqu'à ce jour à venir, celui qui, faute de pouvoir le faire téléphoniquement, communique télépathiquement avec l'Agartha, ne

risque aucun démenti s'il révèle aux hommes les projets des « maîtres du monde ».

Si sa carte de visite permet sans doute à Maurice Gérard de revendiquer un record du monde en la matière, elle révèle aussi une culture d'autodidacte, faite de bribes et de morceaux, une assez vaste confusion mentale et aussi une tendance appuyée à la mégalomanie, il aurait même confié sous le sceau du secret à quelques personnes qu'il était l'un des « maîtres du monde »...

Tel quel, le mage de Marsal a pourtant su se faire prendre très au sérieux par certains, comme l'écrivain Robert Charroux qui le cite élogieusement à plusieurs reprises dans son *Livre des Maîtres du Monde*. D'autres sont plus sceptiques ; ainsi un swâmi hindou de passage en France, Nityagodhananda, de l'ordre de Ramakhrisna, a déclaré au sujet de son « confrère » : « un vrai swâmi est un moine qui se mêle à la vie publique pour aider les autres dans la voie spirituelle. En aucun cas il ne peut vivre avec une femme, même marié, même pour en faire sa prêtresse. De plus, nul ne peut se proclamer Swâmi s'il n'a passé au moins deux ans dans un monastère où il a appris le sanscrit, étudié les textes sacrés et médité sous la direction

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
13 JUIN 1969, SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
MOURRAL POUR JULLIARD,
ÉDITEUR A PARIS

Numéro d'éditeur : 3950.
Numéro d'impression : 3733.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1969.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

